

Puisque je passe encor pour homme à vous séduire,  
Venez dans la prison où je vais vous conduire :  
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.  
Avant la fin du jour vous saurez qui je suis.

## ACTE CINQUIÈME.

### SCÈNE I. — HÉRACLIUS.

Quelle confusion étrange  
De deux princes fait un mélange  
Qui met en discord deux amis !  
Un père ne sait où se prendre ;  
Et plus tous deux s'osent défendre  
Du titre infâme de son fils,  
Plus eux-mêmes cessent d'entendre  
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse,  
Ou me favorise ou m'abuse,  
Qu'elle brouille tout notre sort :  
Ce que j'en eus de connaissance  
Brave une orgueilleuse puissance  
Qui n'en croit pas mon vain effort ;  
Et je doute de ma naissance  
Quand on me refuse la mort.

Ce fier tyran qui me caresse  
Montre pour moi tant de tendresse,  
Que mon cœur s'en laisse alarmer ;  
Lorsqu'il me prie et me conjure,  
Son amitié paraît si pure,  
Que je ne saurais présumer  
Si c'est par instinct de nature,  
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine,  
J'ai pour lui des transports de haine  
Que je ne conserve pas bien :  
Cette grâce qu'il veut me faire  
Étonne et trouble ma colère ;  
Et je n'ose résoudre rien,  
Quand je trouve un amour de père  
En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grande ombre de Maurice,  
Mon âme au bord du précipice  
Que cette obscurité lui fait,  
Et m'aide à faire mieux connaître  
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître  
Un prince à ce point imparfait,  
Ou que je méritais de l'être,  
Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle ;  
Et, redoublant pour ta querelle  
Cette noble ardeur de mourir,  
Fais voir... Mais il m'exauce, on vient me secourir.

### SCÈNE II. — HÉRACLIUS, PULCHÉRIE.

HÉRACLIUS.

O ciel ! quel bon démon devers moi vous envoie,  
Madame ?

PULCHÉRIE.

Le tyran, qui veut que je vous voie,  
Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

HÉRACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il pense réussir !

PULCHÉRIE.

Il le pense, seigneur, et ce brutal espère  
Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frère :  
Comme si j'étais fille à ne lui rien celer  
De tout ce que le sang pourrait me révéler !

HÉRACLIUS.

Puisse-t-il par un trait de lumière fidèle  
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révèle !

Aidez-moi cependant, madame, à repousser  
Les indignes frayeurs dont je me sens presser...

PULCHÉRIE.

Ah! prince, il ne faut point d'assurance plus claire;  
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère:  
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HÉRACLIUS.

Moi, la craindre, madame! Ah! je m'y suis offert.  
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoie au supplice,  
Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice;  
Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir;  
Et m'étonne si peu, que je l'en fais pâlir:  
Mais il me traite en père, il me flatte, il m'embrasse;  
Je n'en puis arracher une seule menace:  
J'ai beau faire et beau dire afin de l'irriter,  
Il m'écoute si peu, qu'il me force à douter.  
Malgré moi comme fils toujours il me regarde;  
Au lieu d'être en prison, je n'ai pas même un garde.  
Je ne sais qui je suis, et crains de le savoir;  
Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir:  
Je crains de le haïr, si j'en tiens la naissance;  
Je le plains de m'aimer, si je m'en dois vengeance;  
Et mon cœur, indigné d'une telle amitié,  
En frémit de colère et tremble de pitié.  
De tous ses mouvements mon esprit se défie;  
Il condamne aussitôt tout ce qu'il justifie.  
La colère, l'amour, la haine et le respect,  
Ne me présentent rien qui ne me soit suspect.  
Je crains tout, je fuis tout; et, dans cette aventure,  
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.  
Secourez donc un frère en ces perplexités.

PULCHÉRIE.

Ah! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez.  
Celui qui, comme vous, prétend à cette gloire,  
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire.  
Comme vous on le flatte, il y sait résister;  
Rien ne le touche assez pour le faire douter:  
Et le sang, par un double et secret artifice,  
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

HÉRACLIUS.

A ces marques en lui connaissez Martian;

Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.  
La générosité suit la belle naissance:  
La pitié l'accompagne et la reconnaissance.  
Dans cette grandeur d'âme un vrai prince affermi  
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi;  
La haine qu'il lui doit ne saurait le défendre,  
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre;  
Et trouve assez souvent son devoir arrêté  
Par l'effort naturel de sa propre bonté.  
Cette digne vertu de l'âme la mieux née,  
Madame, ne doit pas souiller ma destinée.  
Je doute; et, si ce doute a quelque crime en soi,  
C'est assez m'en punir que douter comme moi;  
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flatte,  
Cherche qui le soutienne et non pas qui l'abatte;  
Il demande secours pour mes sens étonnés,  
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHÉRIE.

L'œil le mieux éclairé sur de telles matières  
Peut prendre de faux jours pour de vives lumières;  
Et comme notre sexe ose assez promptement  
Suivre l'impression d'un premier mouvement,  
Peut-être qu'en faveur de ma première idée  
Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.  
Son amour est pour vous un poison dangereux;  
Et, quoique la pitié montre un cœur généreux,  
Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère.  
Vous le devez haïr, et fût-il votre père:  
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas  
Qu'il vous offre sa grâce ou vous livre au trépas,  
Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,  
Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise;  
Et que votre devoir, par là mieux combattu,  
Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.  
Doutez, mais haïssez; et, quoi qu'il exécute,  
Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute:  
En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui,  
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.  
L'un de vous est mon frère, et l'autre y peut prétendre:  
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre;  
Mais je ne puis faillir, dans votre sort douteux,

A chérir l'un et l'autre et vous plaindre tous deux.  
J'espère encor pourtant; on murmure, on menace.  
Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place :  
Exupère est allé fondre sur ces mutins,  
Et peut-être de là dépendent nos destins.  
Mais Phocas entre.

SCÈNE III. — PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN,  
PULCHÉRIE, GARDES.

PHOCAS.

Eh bien, se rendra-t-il, madame?

PULCHÉRIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son âme,  
Je n'en vois que l'effet que je m'étais promis :  
Je trouve trop d'un frère, et vous trop peu d'un fils.

PHOCAS.

Ainsi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHÉRIE.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte :  
Ce frère qu'il me rend serait déjà perdu  
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS, à Pulchérie.

Cette confusion peut perdre l'un et l'autre.  
En faveur de mon sang je ferai grâce au vôtre :  
Mais je veux le connaître; et ce n'est qu'à ce prix  
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.

A Héraclius.

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure;  
Car enfin c'est vers toi que penche la nature;  
Et je n'ai point pour lui ces doux empressements  
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvements.  
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.  
En crois-tu mes soupirs? en croiras-tu mes larmes?  
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,  
Avec quelle valeur son bras t'a conservé;  
Tu nous dois à tous deux.

HÉRACLIUS.

Et pour reconnaissance  
Je vous rends votre fils, je lui rends sa naissance.

PHOCAS.

Tu me l'ôtes, cruel, et le laisses mourir.

HÉRACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre et pour le secourir.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que ne vouloir plus l'être.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que le faire connaître.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que me le supposer.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que vous désabuser.

PHOCAS.

Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est si chère.  
Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour père :  
Fais vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort;  
Pour moi, pour toi, pour lui, fais-toi ce peu d'effort.

HÉRACLIUS.

Ah! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée  
Dépouille un vieux respect où je l'avais forcée.  
De quelle ignominie osez-vous me flatter?  
Toutes les fois, tyran, qu'on se laisse adopter,  
On veut une maison illustre autant qu'amie,  
On cherche de la gloire et non de l'infamie;  
Et ce serait un monstre horrible à vos États  
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, cesse d'espérer la mort que tu mérites;  
Ce n'est que contre lui, lâche, que tu m'irrites:  
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang;  
Je m'en prends à la cause, et j'épargne mon sang.  
Puisque ton amitié de ma foi se défie  
Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie,  
Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux;  
Et sois après sa mort mon fils, si tu le veux.

HÉRACLIUS.

Perfides, arrêtez!

MARTIAN.

Ah! que voulez-vous faire,

Prince?

HÉRACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du père.

MARTIAN.

Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous ;  
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.  
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,  
Puisque c'est en vos mains que tombe son empire.  
Le ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours !

PHOCAS.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.  
Dépêche, Octavian.

HÉRACLIUS.

N'attente rien, barbare !

Je suis...

PHOCAS.

Avoue enfin.

HÉRACLIUS.

Je tremble, je m'égare,

Et mon cœur...

PHOCAS, à Héraclius.

Tu pourras à loisir y penser.

A Octavian.

Frappe.

HÉRACLIUS.

Arrête ! je suis... Puis-je le prononcer ?

PHOCAS.

Achève, ou...

HÉRACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le die,  
Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.  
Oui, je lui dois assez, seigneur, quoi qu'il en soit,  
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit ;  
Et je vous le promets entier, ferme, sincère,  
Et tel qu'Héraclius l'aurait pour son vrai père.  
J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens ;  
Mais sachez que vos jours me répondront des siens ;  
Vous me serez garant des hasards de la guerre,  
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre ;  
Et, de quelque façon que le courroux des cieus  
Me prive d'un ami qui m'est si précieux,  
Je vengerai sur vous, et fussiez-vous mon père,

Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colère.

PHOCAS.

Ne crains rien : de tous deux je ferai mon appui ;  
L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui :  
Mon cœur pâme de joie, et mon âme n'aspire  
Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire,  
J'ai retrouvé mon fils : mais sois-le tout à fait,  
Et donne-m'en pour marque un véritable effet ;  
Ne laisse plus de place à la supercherie ;  
Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,

Puisque si lâchement déjà tu t'en dédis ?

PULCHÉRIE.

Qui te donne, tyran, une attente si vaine ?  
Quoi ! son consentement étoufferait ma haine !  
Pour l'avoir étonné tu m'aurais fait changer !  
J'aurais pour cette honte un cœur assez léger !  
Je pourrais épouser ou ton fils ou mon frère !

SCÈNE IV. — PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE,  
MARTIAN, CRISPE, GARDES.

CRISPE.

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère :  
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins,  
Lui seul et ses amis ont dompté vos mutins ;  
Il a fait prisonniers leurs chefs, qu'il vous amène.

PHOCAS.

Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine ;  
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

SCÈNE V. — PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE,  
MARTIAN, GARDES.

PHOCAS, à Héraclius.

Toi cependant, ingrat, sois mon fils si tu veux.  
En l'état où je suis, je n'ai plus lieu de feindre.

Les mutins sont domptés, et je cesse de craindre.

A Pulchérie.

Je vous laisse tous trois. Use bien du moment  
Que je prends pour en faire un juste châtement ;  
Et, si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,  
Trouve ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure ;  
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,  
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.  
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine  
Prend ce nom pour affronter et mon amour pour gêner.  
Toi...

PULCHÉRIE.

Ne menace point, je suis prête à mourir.

PHOCAS.

A mourir ! jusque-là je pourrais te chérir !  
N'espère pas de moi cette faveur suprême ;  
Et pense...

PULCHÉRIE.

A quoi, tyran ?

PHOCAS.

A m'épouser moi-même  
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE.

Quel supplice !

PHOCAS.

Il est grand pour toi ; mais il t'est dû.  
Tes mépris de la mort bravaient trop ma colère.  
Il est en toi de perdre ou de sauver ton frère ;  
Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,  
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCÈNE VI. — HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE.

Le lâche ! il vous flattait lorsqu'il tremblait dans l'âme.  
Mais tel est d'un tyran le naturel infâme :  
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint ;  
S'il ne craint, il opprime ; et, s'il n'opprime, il craint.  
L'une et l'autre fortune en montre la faiblesse ;  
L'une n'est qu'insolence et l'autre que bassesse.  
A peine est-il sorti de ses lâches terreurs,

Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.  
Mes frères, puisque enfin vous voulez tous deux l'être,  
Si vous m'aimez en sœur, faites-le moi paraître.

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lorsqu'on tranche nos jours ?

PULCHÉRIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire  
Que d'épouser le fils pour éviter le père ;  
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHÉRIE.

Qui me le montrera si je veux l'épouser ?  
Et, dans cet hyménée à ma gloire funeste,  
Qui me garantira des périls de linceste ?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre et pour vous et pour nous :  
Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux.  
Abuser du tyran la rage forcenée,  
Et vivre en frère et sœur sous un feint hyménée.

PULCHÉRIE.

Feindre et nous abaisser à cette lâcheté !

HÉRACLIUS.

Pour tromper un tyran c'est générosité,  
Et c'est mettre, en faveur d'un frère qu'il vous donne,  
Deux ennemis secrets auprès de sa personne,  
Qui, dans leur juste haine animés et constants,  
Sur l'ennemi commun sauront prendre leur temps,  
Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

PULCHÉRIE.

Pour conserver vos jours et fuir mon infamie,  
Feignons, vous le voulez et j'y résiste en vain.  
Sus donc, qui de vous deux me prêterait la main ?  
Qui veut feindre avec moi ? qui sera mon complice ?

HÉRACLIUS.

Vous, prince, à qui le ciel inspire l'artifice.

MARTIAN.

Vous, que veut le tyran pour fils obstinément.

HÉRACLIUS.

Vous, qui depuis quatre ans la servez en amant.

MARTIAN.

Vous saurez mieux que moi surprendre sa tendresse.

HÉRACLIUS.

Vous saurez mieux que moi la traiter de maîtresse.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHÉRIE.

Ah! princes, votre cœur ne peut se démentir;  
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,  
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.  
Je vous connaissais trop pour juger autrement  
Et de votre conseil et de l'événement;  
Et je n'y déferais que pour vous voir dédire.  
Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'empire.  
Princes, attendons tout, sans consentir à rien.

HÉRACLIUS.

Admirez cependant quel malheur est le mien :  
L'obscur vérité que de mon sang je signe  
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne ;  
On n'en croit pas ma mort ; et je perds mon trépas,  
Puisque, mourant pour lui, je ne le sauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté quelle est ma destinée,  
Madame : dans le cours d'une seule journée,  
Je suis Héraclius, Léonce et Martian ;  
Je sors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.  
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître,  
Pour me faire mourir enfin sans me connaître.

PULCHÉRIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort :  
Il a fait contre vous un violent effort.  
Votre malheur est grand ; mais, quoi qu'il en succède,  
La mort qu'on me refuse en sera le remède ;  
Et moi... Mais que nous veut ce perfide ?

SCÈNE VII. — HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE,  
AMINTAS.

AMINTAS.

Mon bras

Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas.

HÉRACLIUS.

Que nous dis-tu ?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traitres ;  
Qu'il n'est plus de tyran ; que vous êtes les maîtres.

HÉRACLIUS.

De quoi ?

AMINTAS.

De tout l'empire !

MARTIAN.

Et par toi ?

AMINTAS.

Non, seigneur :

Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS.

Et quelle heureuse main finit notre misère ?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous cru ? c'est la main d'Exupère.

MARTIAN.

Lui, qui me trahissait ?

AMINTAS.

C'est de quoi s'étonner :

Il ne vous trahissait que pour vous couronner.

HÉRACLIUS.

N'a-t-il pas des mutins dissipé la furie ?

AMINTAS.

Son ordre excitait seul cette mutinerie.

MARTIAN.

Il en a pris les chefs toutefois ?

AMINTAS.

Admirez

Que ces prisonniers même avec lui conjurés  
Sous cette illusion couraient à leur vengeance :  
Tous contre ce barbare étant d'intelligence,  
Suivis d'un gros d'amis nous passons librement  
Au travers du palais à son appartement.  
La garde y restait faible et sans aucun ombrage ;  
Crispe même à Phocas porte notre message :  
Il vient ; à ses genoux on met les prisonniers,  
Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers.  
Le reste, impatient dans sa noble colère,

Enferme la victime; et soudain Exupère :  
 « Qu'on arrête, dit-il; le premier coup m'est dû :  
 « C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu. »  
 Il frappe, et le tyran tombe aussitôt sans vie,  
 Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.  
 Il s'élève un grand bruit, et mille cris confus  
 Ne laissent discerner que VIVE HÉRACLIUS!  
 Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.  
 Mêmes cris aussitôt de tous côtés s'entendent;  
 Et de tant de soldats qui lui servaient d'appui,  
 Phocas, après sa mort, n'en a pas un pour lui.

PULCHÉRIE.

Quel chemin Exupère a pris pour sa ruine!

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCÈNE VIII. — HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE,  
 LÉONTINE, EUDOXE, EXUPÈRE, AMINTAS, GARDES.

HÉRACLIUS, à Léontine.

Est-il donc vrai, madame? et changeons-nous de sort?  
 Amintas nous fait-il un fidèle rapport?

LÉONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable;  
 Et d'un si grand dessein la conduite admirable...

HÉRACLIUS, à Exupère.

Perfide généreux, hâte-toi d'embrasser  
 Deux princes impuissants à te récompenser.

EXUPÈRE, à Héraclius.

Seigneur, il me faut grâce ou de l'un ou de l'autre :  
 J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler  
 De la mort d'un tyran qui voulait l'immoler :  
 Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS.

Peut-être en vous par là s'explique la nature :  
 Mais, prince, votre sort n'en sera pas moins doux ;  
 Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous.

Puisque le père est mort, le fils est digne d'elle.

A Léontine.

Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider?

MARTIAN.

Quelle autre sûreté pourrions-nous demander?

LÉONTINE.

Je vous puis être encor suspecte d'artifice.  
 Non, ne m'en croyez pas, croyez l'impératrice.

A Pulchérie, lui donnant un billet.

Vous connaissez sa main, madame; et c'est à vous  
 Que je remets le sort d'un frère et d'un époux.  
 Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mère.

PULCHÉRIE.

J'en baise en soupirant le sacré caractère.

LÉONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,  
 Princes.

HÉRACLIUS, à Eudoxe.

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

PULCHÉRIE, lisant.

« Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange :  
 « Après avoir donné son fils au lieu du mien,  
 « Léontine à mes yeux, par un second échange,  
 « Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien.  
 « Vous qui pourrez douter d'un si rare service,  
 « Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran :  
 « Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,  
 « Et le faux Martian est vrai fils de Maurice.

« CONSTANTINE. »

PULCHÉRIE, à Héraclius.

Ah! vous êtes mon frère!

HÉRACLIUS, à Pulchérie.

Et c'est heureusement

Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE, à Héraclius.

Vous en saviez assez pour éviter l'inceste,

Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.

A Martian.

Mais pardonnez, seigneur, à mon zèle parfait  
Ce que j'ai voulu faire, et ce qu'un autre fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joie :  
Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.  
Quoique jamais Phocas n'ai mérité d'amour,  
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour :  
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS.

Donc, pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce ;  
Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,  
Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils !

A Eudoxe.

Vous, madame, acceptez et ma main et l'empire  
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire.

EUDOXE, à Héraclius.

Seigneur, vous agissez en prince généreux.

HÉRACLIUS, à Exupère et Amintas.

Et vous dont la vertu me rend ce trouble heureux,  
Attendant les effets de ma reconnaissance,  
Reconnaissons, amis, la céleste puissance ;  
Allons lui rendre hommage, et, d'un esprit content,  
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

FIN D'HÉRACLIUS.

## NICOMÈDE

TRAGÉDIE — 1632

### AU LECTEUR.

Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt et unième que j'ai fait voir sur le théâtre ; et, après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau sans s'écarter un peu du grand chemin et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent être l'âme des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux, qu'il n'en saurait arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré est tirée de Justin ; et voici comme il la raconte à la fin de son trente-quatrième livre :

« En même temps Prusias, roi de Bithynie, prit dessein de faire assassiner son fils Nicomède, pour avancer ses autres fils qu'il avait eus d'une autre femme, et qu'il faisait élever à Rome : mais ce dessein fut découvert à ce jeune prince par ceux mêmes qui l'avaient entrepris : ils firent plus, ils l'exhortèrent à rendre la pareille à un père si cruel, et faire retomber sur sa tête les embûches qu'il lui avait préparées, et n'eurent pas grande peine à le persuader. Sitôt donc qu'il fut entré dans le royaume de son père, qui l'avait appelé auprès de lui, il fut proclamé roi, et Prusias, chassé du trône et délaissé même de ses domestiques, quelque soin qu'il prit à se cacher, fut enfin tué par ce fils et perdit la vie par un crime aussi grand que celui qu'il avait commis en donnant les ordres de l'assassiner. »